

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n° avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. TOILETTE DE RÉCEPTION.

MODELES DE M^{me} LAMY.

2. TOILETTE DE VISITE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de réception. — Toilette de grand deuil. — Toilette de demi-deuil. — Costume de chanoinesse. — Corbeille (2 dessins). — Vierge en bois. — Trois passementeries. — Sept couronnes d'épée. — Mantille, rotonde, dolman, rotonde en drap léger, mantille, dolman pour voiture, rotonde à suspension points.

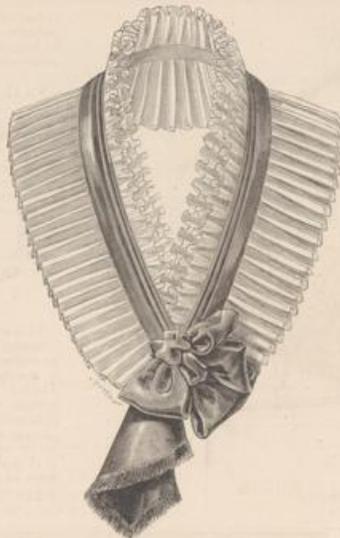
REPLÈMENTS : Planches de modes coloriées. — Planches de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de réception.

— Costume de faille de trois tons, gris écru, bois et noir, orné de broderie blanche et noire sur tulle blanc. Jupe avec volant marquise et large nœud derrière, formant tunique; corsage à gilet ouvert et à revers à pointe devant; postillon plissé venant se rattacher à l'épaule par un nœud.

2. Toilette de visite. — Costume en faille noire; jupon à demi-traine. Au lieu de tunique, la jupe est garnie de biais plats et de volants brodés. Le derrière a trois écharpes, nouées formant tunique; quilles plissées sur les côtes, fixées par trois nœuds avec boucles de jais. Corsage à pointes devant et à basques derrière. Col et ruche Médicis. — Toilettes de M^{me} Lamy, 3, rue Scribe.



5. PARURE CHANOINESSE.



6. CORBEILLE DE BUREAU.

3. Toilette de grand deuil. — Robe de cachemire double ornée dans le bas d'un plissé couponné de crêpe anglais et de cachemire; un large biais de crêpe surmonte la garniture. Châle long en cachemire posé en écharpe, chapeau tout en crêpe avec long voile de 1 mètre 50 de même étoffe; voile à grandes lisières sur les côtes et à ourlets. — Modèle du Cyprien.

4. Costume de demi-deuil. — Costume en bombazine, étoffe mélangée laine et soie. Le jupon, demi-long, est garni d'un haut volant plissé, couponné de trois en trois pli par un pli de faille noire. La t'onnise, qui est relevée en draperie sur les côtes, est ornée de cinq biais dont deux en laine et trois en faille et d'une frange en boule de laine; un postillon de forme habit rapporté s'appuie sur la croupe; sa garniture se rapporte à celle de la tunique, ainsi que celle du petit collet qui s'ouvre devant et derrière dans le style du Mac Grégor. La manche à revers à des biais au nombre de trois. — Modèle du Cyprien, 7, rue de la Chaussée d'Antin.

5. Parure chanoinesse. — Cette parure servira de joli complément à une demi-toilette; elle est établie en crêpe dona Maria, en grenadine de soie ou en tulle. La roche extérieure, haute de 10 centimètres, est simple; celle de l'encolure est double et moins haute. Un biais de gros de Suez ou de crêpe de Chine sépare ces deux ruches; le biais se termine en un nœud coquettement chiffonné.



3. TOILETTE DE GRAND DEUIL.



4. COSTUME DE DEMI-DEUIL.

G. Fournier

MODÈLES DU CYPRIEN.

G. Fournier

6-7. Corbeille de bureau. — Modèle de la maison Locker, 3, rue de Rohan. — On se procurera une corbeille en osier assez fin, et on couvrira l'osier avec de la laine noire 10 fils ou de la laine 5 fils pliée en deux; on exécutera ce travail au point en long contraire. Ce premier travail terminé, on orne la corbeille de six lambrequins, semblables à notre modèle n° 7.

Pour chaque lambrequin, on prend du drap rouge, que l'on découpe extérieurement en dents de scie, d'après la grandeur de notre dessin 7.

Chaque dent de lambrequin devra être brodée séparément à l'aide d'applications et de soutache.

Les grandes feuilles de la pointe se font en drap blanc. L'extérieur sera rattaché au drap rouge à l'aide de points de chaussons, en soie verte, et les arêtes du milieu au point d'épine, en cordonnet marron de différents tons.

Les spirales ou ornements seront faits à l'aide de soutache nattée noire; les six feuilles qui sont posées en échelon sont en drap vert de trois tons; brodées dessus en soie marron; enfin l'appliqué du haut est en drap bleu de roi, encadré de feston Mexico en soie jaune.

Lorsque les parties du lambrequin seront disposées de façon à entourer la corbeille, on les y maintiendra à l'aide de



8. VIDE-POCHE HAMAC.

quelques points perdus; puis on cachera l'endroit où elles se rattachent à la corbeille au moyen d'une chenille ou d'une cordelière aux nuances assorties. L'intérieur de la corbeille est doublé de taffetas vert, qu'on laisse libre au que l'on capitone, à volonté.

8. Vide-poche hamac. — Modèle de la maison du Père de Famille, 12, rue du Bac. — Ce petit meuble est fort original dans sa forme, et d'une grande facilité d'exécution. Le patron, en grandeur naturelle, de la broderie est donné sur notre supplément. On l'exécute sur cachemire rouge ou noir, au point russe, et on coupe pour la broderie des cordonnets de toutes les couleurs aux nuances bien heurtées. Lorsque les deux côtés sont brodés, on les réunit par une couture droite en dessous, puis on monte le haut sur un fil de ballon, de façon à ce qu'il s'évase naturellement, et on l'ajuste sur une carcasse en carton, doublée à l'intérieur de soie capitonnée.

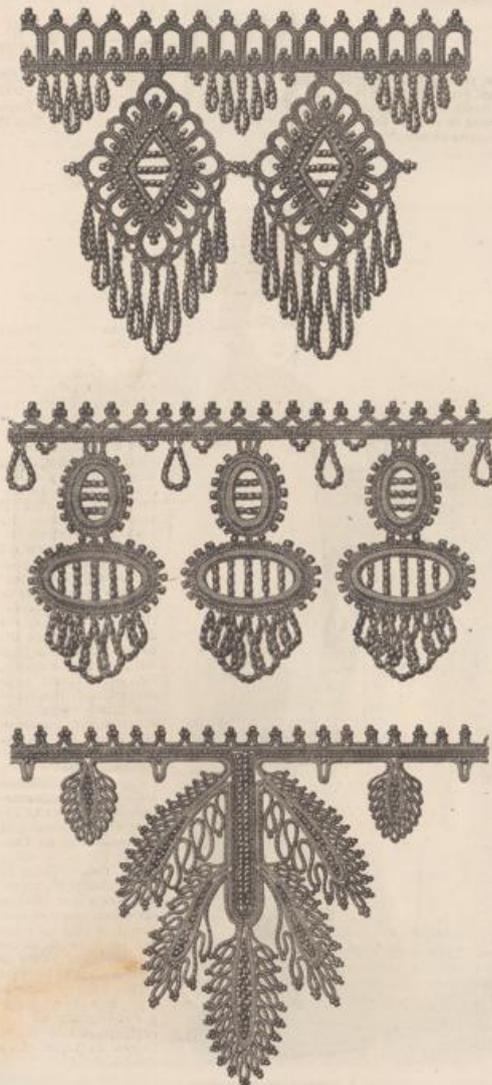
Cela fait, on l'adapte à la monture de bambou durci que l'on se procure préparée, ou qu'on exécute soi-même d'après le modèle. Les cordages qui vont alternativement du

se font en cordelière ou en lacet rond, aux couleurs assorties à la broderie; pour les enlacer convenablement, il suffit de suivre exactement notre dessin.

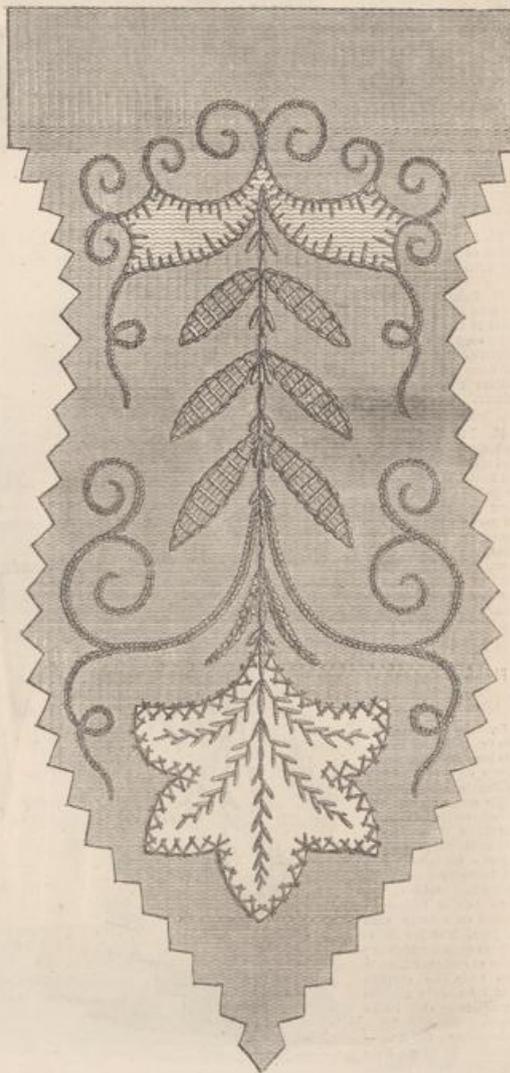
9 à 11. Trois modèles de passementeries. — Modèles des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuvo-des-Petits-Champs. — Ces trois passementeries sont, suivant la mode du jour, fort légères. Elle sont mélangées et agrémentées toutes trois de perles de jais, ou bien, ce qui est encore plus nouveau, de perles d'acier bleues et azurées.

SEPT CONFÉCTIONS D'ÉTÉ

Nous avons fait dessiner aux Grands Magasins du Louvre les sept modèles de confectons, rotondes et dolmans dont la description suit. Nous nous sommes attachés à donner des modèles simples quoique coquets, peu coûteux d'achat et faciles à établir soi-même. Notre supplément contient la plupart des patrons de ces vêtements. Les rotondes 14, 16 et 17 peuvent se tailler d'après les patrons de la *Mignanelle* que nous avons publiés le 20 avril.



9, 10 ET 11. TROIS PASSEMENTERIES.



7. LAMBREQUIN POUR LA CORBEILLE.

12. Mantille, en cachemire doublée de soie; elle est garnie d'entre-deux de guipure de laine; un joli coquillé de dentelle, avec nœud de moire, orne le dos de cette mantille.

13. Rotonde-dolman. — Cette rotonde-dolman se fait en drap fantaisie de toutes nuances; elle est ornée de franges de même couleur. Nous en publions, sur notre supplément de ce jour, les patrons en grandeur naturelle. On peut l'établir pour 16 ou 50 fr.

14. Petite rotonde en drap beige; elle se fait de toutes nuances et se garnit de lacet, de frange et de glands de même nuance que le drap. L'étole qui décore cette rotonde est d'un modèle très-nouveau. Nous en donnons le patron sur notre supplément. Quant à la rotonde elle-même, on l'établira à l'aide du patron de la rotonde Mignonnette publié le 29 avril.

15. Vêtement en drap léger, liséré de faille et orné de rubans de même nuance; garniture de boutons en métal. Ce vêtement, que l'on peut établir pour 60 francs, est une variété du vêtement le *Merysis*, que nous avons publié le 13 avril et dont notre supplément du 29 avril contient les patrons.

16. Mantille d'un modèle très-nouveau; elle se fait en cachemire ou en faille; elle est ornée de passementeries de jais et de guipure de laine frangée, ruban de moire flottant par derrière.

17. Dolman, vêtement de voiture et de théâtre. Notre modèle, en beau tissu vigogne, est orné de jolis broderies au passé, en laine de deux tons; une belle frange assortie encadre le vêtement; capuchon orné de glands par derrière. Nous donnons, sur notre supplément, les patrons complets de ce dolman.

18. Rotonde, en drap de toutes nuances, garnie de broderie au point de chaînette et d'une frange de laine assortie. Capuchon pointu, terminé par un nœud de faille. Nous donnons, sur notre supplément, le patron du capuchon. La rotonde se taille sur les patrons de la *Mignonnette*. (Voir le supplément du 20 avril.)

PLANCHE COLORIÉE

Première toilette. — Juppon de faille Lavallière, très-long derrière avec plissée de 80 centimètres. Redingote en cachemire feuille morte avec nœuds et ornements de faille Lavallière et agréments de passementerie. Le retroussé de la redingote est formé de deux nœuds en faille Lavallière, qui partent de la taille et finissent en écharpe dans la jupe. Manches à la religieuse avec biais de faille et cachemire, garnis gris perle. Le chapeau réunit les deux nuances Lavallière et feuille morte.

Deuxième toilette. — Toilette de ville. Robe de faille vert mousse, lisérée de faille bleu ser-



12. MANTILLE.

13. ROTONDE DOLMAN (VOIR LE SUPPLÉMENT).

pent. La jupe est unie, fort ample et sans aucune garniture; le corsage, à grandes basques doubles, est liséré de faille bleue autour des basques et au col. Les manches sont à retroussis lisérés de bleu; de chaque manche retombent deux bouclettes en faille vert mousse doubles de bleu. — Modèle de M^{me} Éliass, 64, rue de Richelieu.

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément contient les patrons suivants : Dolman à capuchon dont l'ensemble est donné dans ce numéro, fig. 17. Dolman à manches fermées, dont l'ensemble est donné dans ce numéro, fig. 18. Capuchon pointu de la rotonde 18. — Étole rapportée pour la rotonde 14. Veste écossaise soutache. — Dessin de portecigares. — Deux coins de mouchoirs. — Bande en lacette anglaise. — Entre-deux en soutache. — Dessin de broderie vu vide-poche. — Pale d'égglise. — Col marin. — Chiffres demandés.

E. DOUVY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les Femmes du travail : conférences familiales. — Origine et histoire des travaux de femmes, par F. Fertiant. Un vieux professeur, aussi aimable qu'érudit, est invité à passer les vacances au château qu'il habite la famille de deux de ses élèves. Les soins dont il est l'objet, en le pénétrant de reconnaissance, lui inspirent le désir de faire quelque chose d'utile et d'agréable pour ses élèves, en retour d'une si douce hospitalité. Il propose donc d'essayer des conférences familiales, dans lesquelles il prendra pour sujet les travaux de femmes ou les questions d'industrie qui les intéressent le plus. C'est ainsi qu'il parle tour à tour à ses auditeurs de la tapisserie, de la broderie, de la dentelle, des fleurs artificielles, du tricot, de la soie, de la joaillerie, de la parfumerie, etc., etc. L'intérêt de ce livre est réel; il contient une grande quantité de détails curieux, inconnus et amusants sur ces divers sujets. Prix : 3 fr.

Sous le titre : *Recits champêtres*, M. Eugène Mûler a réuni trois charmantes nouvelles : *Le Secret de Marguerite*, *la Moissonneuse* et *les Vaniers*. Ces récits, pleins de savaur champêtre, répondent bien à leur titre; ils savent émouvoir et toucher sans chercher d'autres péripéties que les accidents ordinaires de la vie des champs; le style s'y fait simple comme le sujet, sans cesser d'être pur et élégant; les descriptions sont à la fois pleines de vérité et de poésie.

Ce sont de charmantes études du cœur humain, à no... D... de p... souf... et voy... lette... en fo... de v... solid... sans... ni la... com... sembl... trou... de di... lard... vola...



14. ROTONDE EN DRAP BEIGE. (VOIR LE SUPPLÉMENT).

15. VÊTEMENT EN DRAP LÉGER.

pris du bon côté, et bien faites, par l'exquise délicatesse du récit pour être mis entre les mains des jeunes filles, qu'elles intéresseront au plus haut point. Nos lectrices se rappelleront, sans doute, que nous avons publié l'an dernier une de ces nouvelles, *Les Vaincus*, dans la *Revue de la Mode*. — Prix : 3 fr., Librairie Didier, 35, quai des Grands-Augustins.

M. DE S.

LA MUSIQUE

Sonnet de Duprato, *Il était une fois*, rêverie, transcription pour le piano, par Ch. Hensledt.

Sur ce thème charmant, l'auteur a écrit une gracieuse page. Recommandé particulièrement à nos abonnés comme devant plaire à tous, et par conséquent comme un agréable morceau de salon.

Pizzicato, polka, de Johann Strauss.

Très-dansante, très-brillante et bien rythmée. Chez Heugel, au Ménéstral, 2, rue Vivienne.

Chacun du printemps, romance sans paroles de Mendelssohn, arrangée pour le chant, poésie de Jules Barbier.

Tout le monde connaît la romance sans paroles de Mendelssohn; il suffit de dire que les paroles s'entendent et en parfaite harmonie avec la musique. Grand succès du moment. Chez Brandus et Dulour, éditeurs, 163, rue Richelieu.

M. DE SAVERNY.

N.B. — Nous rappelons à nos abonnés que l'administration de la *Revue de la Mode* se charge de l'achat et de l'envoi des livres et des morceaux de musique dont il est question dans le journal. Il suffit d'envoyer au directeur de la *Revue de la Mode* la somme indiquée pour chaque ouvrage, en y ajoutant 15 centimes par franc, pour les frais de port.

COURRIER DE LA MODE

Chacune de nous avait soigneusement enfermé ou envoyé chez le fourreur ses manchons et ses manteaux fourrés, et voilà que le froid nous force à les déballer de nouveau et à nous envelopper, comme au mois de janvier, de nos vêtements les plus chauds. Cependant cette température ne peut durer et ce froid n'a rien de sérieux; avant deux ou trois jours peut-être le chaud soleil de printemps fera sa trouée dans les nuages et nous ramènera la douce et tiède température, qui rend cette époque de l'année si charmante. Prisons donc nos fraîcheurs



16. MANTILLE.

17. BOLMAN POUR VOITURE ET THÉÂTRE (VOIR LE SUPPLÉMENT).

18. ROTONDE (VOIR LE SUPPLÉMENT).

lettres de mal dans cette prévision, afin d'être prêtes à nous en parer dès le premier beau jour.

D'ici, je ne connais rien de plus charmant, de plus agréable à porter que le foulard. Ferme et souple à la fois, il se prête à toutes les formes et à tous les usages. Robes habillées, robes de voyage, costumes de campagne ou de ville, toilettes du soir ou du matin, tout cela peut se faire en foulard. Soyez juges, chères lectrices. Pour robe de voyage, je ne sais rien de plus commode, de plus solide que le Swatow ou soie écru de Chine naturelle, sans teinture aucune; il s'ensuit que, ni la pluie, ni la poussière n'ont d'action sur ce tissu qui se lave comme de la toile, et pour lequel le mot d'insusable semble avoir été fait. Pour commencer la saison, je trouve charmant le foulard bleu indigo à pois blancs de différentes grandeurs. On fait le jupon en foulard uni indigo, soit avec volants plissés, soit avec volants en blais, remontant par derrière jusqu'à la

taille et la tunique à pois. C'est gracieux et commode à porter comme toilette simple. Je ne citerai pas l'immense assortiment des foulards rayés, teints sur teinte, blanc et couleur ou de deux teintes différentes; les échantillons peuvent seuls donner une idée de cet assortiment si varié. La maison *l'Union des Indes* envoie franco tous ses échantillons et les expédie tous, au nombre de trois cents, je crois, pour une seule robe à choisir avec l'indication de la largeur et du prix de l'étoffe. J'ai remarqué particulièrement dans ce magasin d'abord les foulards fond noir avec dessins blancs, fleurs, pois ou ramages de fantaisie, qui font des robes de deuil très-agréables à porter.

Les robes de deuil sont, en été, bien lourdes et bien chaudes; la laine noire, quelque légère qu'elle soit, a l'inconvénient d'absorber les rayons du soleil et de concentrer la chaleur; le foulard noir à pois blancs est certainement aussi grand

deuil que la grenadine ou le cachemire léger, et son emploi offre de réels avantages sur ces deux étoffes, auxquelles la poussière s'attache et qui prennent bientôt une teinte grise désagréable à l'œil. Enfin, je recommanderai encore le crépon de Chine, dont le prix est assez élevé, 15 fr. le mètre, mais qui remplace pendant l'été, au point de vue de l'élegance et du bon goût, la plus splendide étoffe de soie; on peut faire en crépon de Chine des toilettes entières, car *l'Union des Indes* a dans ses rayons toutes les nuances de chaque teinte, depuis le violet jusqu'au lilas tendre, depuis le bleu vif jusqu'au bleu le plus pâle. On peut donc faire dans cette étoffe des toilettes ravissantes et tout à fait dans le goût du jour. Pour dîners d'apparat et soirées, vous pouvez sans hésiter et sans crainte de faire une fausse emplette, choisir une robe de crépon de Chine de nuance claire, et vous serez charmante, madame, j'en suis très-convaincu.

J'ai promis, dans mon dernier courrier, un détail de trousseau. Je tiens à remplir ma promesse. Le prix de ce trousseau dépasse un peu celui qui m'a été indiqué; mais j'ai dû prendre un terme moyen; il est toujours facile d'enlever un certain nombre d'articles, si on veut réduire ce prix, et je dois, tout en répondant de mon mieux aux demandes particulières, chercher à être utile à toutes nos abonnées :

CHEMISES	
12 chemises toile, poignets unis, à 7 fr. 25.....	83 »
6 — — brodés, à 11 fr.....	132 »
6 — — crotome, festons, à 11 fr.....	66 »
6 — — baliste guirlandes brodées, à 14 fr.....	84 »
6 — — coulisse, festons et amandes, à 23 fr.....	138 »
2 chemises toile, écrous, à 16 fr.....	32 »
2 — — brodées et dentelles, à 19 fr.....	38 »
1 — — fantaisie.....	24 »
1 — — fantaisie.....	29 »
	448 »
CHEMISES DE NUIT	
6 chemises de nuit madapolam, festons, à 10 fr. 50	63 »
3 — — percale, festons pois, à 15 fr.....	45 »
4 — — bande brodée sur toile, à 22 fr.....	88 »
3 — — percale, brodées, plissées, à 17 fr. 50	52 50
1 — — garnie de broderies.....	40 »
1 — — garnie de valenciennes.....	55 »
	343 50
PANTALONS	
6 pantalons madapolam, plis fins, à 6 fr. 50.....	39 »
6 — — — plus fins et festons, à 8 fr. 30.....	51 »
6 pantalons madapolam, brodés sur Fouriet, à 13 fr.....	78 »
1 pantalon percale, garni de bandes brodées.....	45 »
1 — — — garni de dentelle.....	22 »
	250 »
JUPONS	
4 jupons de dessous madapolam, festons.....	36 50
4 — — — plucheux garnis de bandes, à 11 fr.....	44 »
2 jupons flanelle festonnés, à pois, à 20 fr.....	40 »
6 — — longs madapolam, à 7 fr.....	42 »
6 — — longs percale à plis, à 11 fr.....	66 »
2 — — avec volant plissé, à 9 fr.....	18 »
1 — — garnis de deux entre-deux, à 13 fr.....	36 »
1 jupon fantaisie, bande et broderies.....	39 »
	329 50
CAMISOLES	
6 camisoles percale garnies de dentelles, à 18 fr.....	108 »
CORSAGES DE DISSOU	
6 corsages de dessous festonnés, à 6 fr.....	36 »
3 — — bandes brodées, à 10 fr.....	30 »
	174 »
BONNETS	
6 bonnets de nuit jacaras festonnés, à 5 fr.....	30 »
6 filets de nuit garnis, à 7 fr.....	42 »
1 plus riche.....	12 »
3 bonnets du matin dentelle.....	37 50
1 garni malines.....	45 »
1 — — dentelle et ruban.....	25 »
	161 50
COLS ET MANCHES	
6 toilettes unies en toile, à 5 fr. 50.....	33 »
2 — — bandes fines, à 12 fr.....	24 »
2 — — dentelle, à 15 fr.....	30 »
1 toilette garnie malines.....	30 »
	117 »
MOUCHOIRS	
24 mouchoirs ourlets à jour et chiffre, à 2 fr. 50.....	60 »
12 — — ourlets brodés, à 6 fr.....	72 »
16 — — entre-deux et dentelle, à 13 fr.....	90 »
1 mouchoir brodé.....	25 »
	247 »
PEIGNOIRS	
3 peignoirs de toilette festonnés, à 20 fr.....	60 »
3 — — garnis de bandes, à 16 fr.....	48 »
3 — — de bain crotome, à 11 fr.....	33 »
1 peignoir mousseline.....	100 »
	241 »
BAS	
12 paires bas coton.....	64 »
24 — — bas coton fin.....	80 »
12 — — bas fil d'Ecosse, à 6 fr. 75.....	81 »
3 — — à jour, à 12 fr.....	36 »
1 paire bas de soie.....	12 »
	273 »

Le trousseau choisi par moi à votre intention, chères lectrices, dans le magasin de la *Ville de Paris*, rue Montmartre, représente une valeur de 2,530 fr. 50. Il peut être augmenté des objets de luxe qui en feraient alors un trousseau plus élégant, ou diminué de accessoires trop ornés, selon la fortune et le budget de chacune de vous; mais il renferme la base de toute toilette féminine et, fait exactement suivant le détail, il est fort complet. Dans un prochain courrier je compléterai ces renseignements par le linge de maison.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue de la Mode*, un de mes collaborateurs a indiqué divers emplois des violettes à l'office. J'ai lu attentivement ses recettes, et je lui demande la permission de m'en servir pour démontrer combien sont grandes les difficultés de l'enseignement auquel je me suis voué, et comment ceux de mes confrères qui ont voulu s'y livrer n'ont pas toujours obtenu le succès espéré. La reproduction textuelle de recettes prises dans un livre est une copie fort commode à obtenir, mais qui n'atteint son but qu'à certaines conditions. Les recettes doivent être d'une exécution facile et fertiles en termes compréhensibles à tous, — sans cela pas de vulgarisation possible. — Leur choix demande donc force recherches et des connaissances pratiques, apuante assez rare chez des gens de lettres. Tout est là.

Ainsi dans la *Lettre d'une amie*, la *Marmelade de violettes* est indiquée ainsi :

« Écrasez dans un mortier de marbre 750 grammes de violettes soigneusement épluchées; en même temps faites cuire au grand feu un kilo de sucre; puis faites prendre cet amalgame; mélangez-y une livre de gelée de pomme. »

Si j'avais eu à donner cette préparation, j'aurais choisi la recette suivante :

Marmelade de violettes. — Faites cuire à la grande plume 750 grammes de sucre; les laisser refroidir à moitié et y incorporer 250 grammes de violettes épluchées, pilées et passées au tamis.

La marmelade de pomme n'étant pas en jeu dans cette recette, j'en prends une autre à la suite où elle figure. Elle a pour titre : *Pâte de fleurs de violettes*.

Piler 125 grammes de violettes; les mêler à 500 grammes de marmelade de pommes, et passer le tout au tamis; dessécher ensuite ce mélange dans un poëlon, sur le feu; y ajouter du sucre en poudre; étendre le tout sur plaque et le faire sécher.

Pendant que je suis en voie d'emprunt, j'extrait les ligues suivantes de Grimod de la Reynière :

Mai.

« Les magrueaux nous appellent, et il faut convenir que leur présence à Paris est un des plus grands charmes du printemps. Ce poisson a cela de commun avec les bonnes femmes, qu'il est aimé de tout le monde. »

« La cuisine s'est emparée de ce poisson pour varier les apprêts, et quoique celui de la *maître d'hôtel*, c'est-à-dire cuit sur le grill, dans un papier gras, fendu par le dos et fêré d'un bon morceau de beurre frais marié de fines herbes, soit le plus en usage, on voit les marqueteurs paraître sur les tables tantôt à l'espagnole et piqués, tantôt à la flamande, en saute, à la Périgord, en ficelle, aux écrevisses, en haricots, en papillotes et même en potage (bouillabaisse). On les accommode encore au gras, après avoir fait suer du jambon et les avoir arrosés d'une bonne essence quand ils sont dressés. Cette méthode est extrêmement succulente. »

Moi je les mange volontiers à la maître d'hôtel avec moitié persil et moitié estragon.

LE BARON BRISSE.

MAI

Le mois de mai, chez les Romains, était consacré à la vieillesse, et durant toute sa période il était défendu de se marier. Son nom lui vient, selon les uns, de *maiores*, ou plutôt *maiores* (anciens dont le Sénat était composé), les autres, de *maia*, mère de Mercure et l'une des Muses. Donc, à chacun de choisir, car rien n'est fixé là-dessus.

Le premier jour de ce mois, les Romains offraient des sacrifices aux dieux Lares, ces modestes dieux de la famille, du foyer et de la concorde domestique; et presque tous les autres jours aussi ils étaient en fête; c'était le 21 qu'ils plantaient le mai, en mémoire du banissement des Tarquins, ce qui se faisait avec beaucoup de pompe et avec beaucoup de joie; ils ornaient aussi de fleurs toutes les portes de leurs maisons en l'honneur de la nymphe Egérie.

Les Grecs modernes ont gardé cet usage de joncher de fleurs le seuil de leur maison, et de couronner fleuries les portes de leurs fiancées, le 1^{er} mai; quant aux Anglais, chez qui les fleurs sont si rares, parlant si chères, ils se contentent, le 1^{er} mai, de promener dans leurs rues brumeuses un arbre paré de rubans et entouré de mascarades, fête que les uns disent être faite en faveur de Flore et les autres instituée par lady Montagu en son propre honneur. C'est à cette célèbre milady que les femmes de lettres doivent le sobriquet de *bas-bleu*, dit-on; c'est ainsi qu'on raconte le fait :

Pope faisait la cour à cette célèbre beauté; mais comme la savante repoussait les hommages du poète, qui était bossu, très-peu beau, et, paraît-il, beaucoup moins aimable encore, celui-ci, une fois congédié, glosa, pour se venger, sur le compte de milady, l'attaquant surtout sur deux principaux chapitres: qu'elle portait des *bas bleus* et que ses mains n'étaient pas toujours d'une blancheur immaculée; il fit même courir à ce dernier sujet un disque sur celle qu'il appelait sardoniquement la dame aux *bas bleus*, — distique que voici :

Mon adorée à l'art de charmer les humains;
Elle n'a pas celui de se laver les mains.

Or, comme tout ce qui est méchant plaît toujours à la masse, tout le monde s'amusa de la noble dame, et, par contre, pensant que toutes les femmes qui fréquentaient son salon avaient des prétentions au bel esprit, on les appela des *bas-bleus*, comme la maîtresse de céans; de là naîtrait l'origine de ce sobriquet bizarre.

Le premier jour de ce mois, avant la révolution de 1789, les villageois plantaient à la porte de leur seigneur un arbre entrelacé de favoris roses qu'ils avaient baptisé *mai*, lui donnant pour parrain ce mois que les poètes appellent le *mois des roses*; et les criers de la basoche, à Paris, dressaient tous les ans, à pareille époque, dans la grande cour du Palais de Justice, un arbre qu'ils avaient le droit d'enlever dans une forêt de l'État, à leur choix.

En Espagne, alors comme aujourd'hui, le 1^{er} mai, dans chaque village, on pare une jolie paysanne d'une robe blanche, on la couronne de feuillages et de fleurs; puis on l'assied sur un trône, et ses jeunes compagnes quêtent autour d'elle pour la *maia*. C'est encore un souvenir de cette charmante Pélécide et un reste du paganisme, tandis que chez nous cette fête du printemps est devenue toute chrétienne, puisque la France a consacré le mois de mai à la sainte Vierge, à la mère des anges, à la reine du ciel!

Aujourd'hui le mois de mai n'est pas ce qu'il était jadis, c'est-à-dire doux et fleuri, en un mot, le mois des roses; j'ose avancer cela sans avoir peur d'être traité de radoteuse, comme on fait des vieilles gens lorsqu'elles disent : « Dans ma jeunesse, les saisons n'étaient point comme elles le sont aujourd'hui. » Car je viens d'avoir la preuve que ces honnes gens et moi nous avons raison, et cela en lisant un fort curieux traité fait par un savant des plus autorisés, traité prouvant que le climat de la France a toujours changé de siècle en siècle.

Ainsi, au temps de César, la Gaule était un pays extrêmement froid. Ses terres, à part un petit nombre de cultures, consistaient en terrains vagues, en marais, en marécages et en forêts; impénétrables fleuves sans lit, amas d'eaux stagnantes, le tout surmonté, à l'est et au sud, par des montagnes chargées de neiges et de glaciers, toutes choses qui devaient naturellement rendre le climat du pays très-froid et très-humide. Mais ce rude climat s'adoucit avec le temps, grâce à la réduction progressive des forêts, au dessèchement des eaux, en un mot, aux développements de l'agriculture, et ce sont les travaux agricoles des ordres monastiques qui ont fait toutes ces merveilles.

Or ces travaux d'assainissement et de déboisement améliorèrent le climat d'une façon tellement sensible que la terre nouvellement cultivée se prêtait admirablement à la culture de la vigne, non-seulement dans le midi de la France, mais même dans les provinces de Normandie et de Bretagne; et qu'on ne se figure pas que ces vignobles fussent misérables et de mauvaise espèce, ce serait une complète erreur; les vins qu'on en tirait n'étaient ni aigres, ni durs, ni âpres; les gourmets du moyen âge ne faisaient pas plus de cas du mauvais vin que n'en font les gourmets d'aujourd'hui, et comme ils chantaient alors, soit en vers, soit en prose, les vins chauds, capiteux, d'un goût exquis et d'un agréable parfum, d'Argenteuil, de Sèvres, de Soresnes, en un mot de tous les vignobles entourant Paris, il faut bien croire que c'est le vin qui a changé, et non eux qui ont menti.

Du reste, notre climat, qui jadis s'était si bien réchauffé, commença à se refroidir à partir du treizième siècle, et sa décroissance a été telle que, déjà dans le seizième siècle, il n'y avait plus qu'un mauvais v. groo-

bies dans le centre de la France, si riche en bons vins. Jusque-là, et comme malheureusement ce mouvement rétrograde continue toujours, nos pauvres campagnes du centre perdent peu à peu leurs arbres fruitiers à noyaux, comme jadis elles avaient perdu leurs vignes, tandis que le Midi perd de plus en plus ses oliviers et ses orangers, comme il a depuis longtemps déjà perdu ses dattes, qui étaient, paraît-il, aussi bonnes que celles d'Afrique, et les cannes à sucre qu'il cultivait jadis avec un grand succès.

Oh tout cela s'arrêtera-t-il ? Je l'ignore, et comme je ne serai plus en ce monde pour le voir, je m'en inquiète peu, me bornant à constater le passé, qui m'explique pourquoi le mois de mai fut appelé jadis le mois des roses, et pourquoi les vieilles gens peuvent dire en toute vérité que « le climat d'aujourd'hui n'est pas celui de leur jeunesse. »

C^{de} DE BASSANVILLE.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(suite et fin)

A l'approche du train, une sorte de remous se fit dans tout ce monde, chacun voulant se trouver à portée de choisir un compartiment. Bernard éfit il sur le bord du quai. Soit qu'il eût de lui-même perdu l'équilibre, soit que, dans le tumulte, quelqu'un l'eût poussé, il tomba sous les rails juste au moment où la lourde machine arrivait avec ses bouffées de vapeur qui aveuglent, et ses sifflements aigus qui assourdissent.

A cette catastrophe, une clameur d'épouvante sortit de toutes les poitrines; on se hâta de relever le corps ensanglanté. Par un hasard singulier, il n'était ni en lambeaux ni broyé comme on devait s'y attendre; le chasse-pierre l'avait enlevé du rail et jeté sans doute entre deux traverses, car le cendrier avait miraculeusement passé sur lui sans l'atteindre. Cependant Paul ne donnait aucun signe d'existence, et bien que les lésions apparentes ne fussent pas mortelles, un médecin, sorti de la foule, déclara que la commotion interne avait pu déterminer une mort immédiate.

C'est en ce moment que le hasard, qui se plaît souvent à de cruelles antithèses, avait amené l'homme qui attraits une partie de cet honneur pour lequel mourait la courageuse victime.

Edouard fit transporter son ami dans une des maisons de santé qui sont à l'entrée du bois.

Dès que le moribond fut couché, dès qu'un médecin et une garde furent installés à son chevet, dès qu'il se fut assuré que tous les soins lui seraient prodigués, Desgranges se rappela qu'il avait à remplir une autre mission, bien plus lugubre encore, et lui qui, deux heures auparavant, était parti de Paris, souriant, pour sacrifier la vertu d'une femme, il se dirigea tristement vers Auteuil, cherchant dans quels ménagements désintéressés il envelopperait l'affreuse nouvelle.

XI

M^{lle} Fournier, invitée aussi par l'oncle Berteseux, était arrivée de bonne heure à Auteuil.

Elle causait volontiers avec Placidie. L'une déblatérail contre l'ingratitude des célibataires; l'autre fulminait contre l'indignité des gendres qui subtilisent vos capitaux et vos filles, pour délaissés celles-ci et pour dilapider ceux-là.

— Ah! chère madame, dire que j'ai usé ma jeunesse ici, et que si monsieur, aujourd'hui pour demain s'en allait les pieds devant, il y a gros à parler qu'il ne me laisserait que les yeux pour pleurer.

— Ah! ma bonne Placidie, quand je pense que ma Louise aurait pu faire la gloire d'un boyard anglais ou d'un milord russe, et que ce Bernard... A propos, je crois que M. Edouard pense à ma fille cadette... Il héritera certainement de son oncle, n'est-ce pas ?

— Ma chère dame, un neveu comme celui-là hérite toujours, plutôt deux fois qu'une.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends qu'il hérite déjà du vivant de son oncle, en lui mangeant le plus clair de son revenu.

Les deux bonnes âmes furent interrompues par

l'arrivée d'un panier de provisions venant de Paris. Le concierge de M. Berteseux avait joint le paquet déposé par Bernard.

L'enveloppe était cachetée de noir. L'oncle Athanase la déchira avec appréhension, car il en avait reconnu l'écriture.

Le paquet contenait un bilan de situation, une procuration en bonne forme et une longue lettre qui se terminait ainsi :

« Quand vous lirez ceci, je serai mort. Les cent mille francs assurés sur la tête de ma chère Louise suffiront à lui constituer une rente de deux ou trois mille francs et à liquider mes affaires honorablement. Je lui laisse, ainsi qu'à ma chère petite Emma, un nom intact, ce qui est le premier des biens: Il faut que ma mort soit à tous les yeux le résultat d'un accident. Que ma femme et mon enfant ignorent toujours les tortures que j'ai endurées depuis un an, ainsi que le terrible prix auquel j'ai racheté leur honneur et le mien. Je vous les confie. Soyez leur consolateur et leur appui. Adieu pour toujours... adieu! »

Le vieux rentier relut à deux fois cette sinistre lettre, espérant encore que, au dernier moment, Paul aurait hésité devant l'exécution de son affreux projet, ou qu'une circonstance imprévue y aurait mis obstacle.

Déjà il avait pris son chapeau, et se précipitait vers la rue, mais la réflexion l'arrêta. Nul indice ne pouvait guider ses recherches; où irait-il ? à quel chef révélateur demander son malheureux ami ?

En ce moment un train arrivait à la station d'Auteuil. Les mauvaises nouvelles ont cela de particulier qu'elles gagnent de proche en proche, comme une traînée de poudre. L'accident survenu à la porte Maillot et le nom de la victime volaient de bouche en bouche, de sorte que le doute n'était déjà plus permis.

En ce moment aussi, M^{me} Bernard descendait de voiture à la porte de M. Berteseux.

Partagé entre deux devoirs, l'un qui l'appelait vers Paul, l'autre le retenant près de Louise, l'excellent vieillard jugea que la vivante était certes la plus à plaindre, et devait l'emporter.

Du reste, la jeune femme mit elle-même fin à cette alternative, en racontant qu'Edouard l'avait accompagnée en voiture jusqu'à la porte Maillot, et que là, un accident étant arrivé à un ami de Desgranges, le jeune homme lui avait demandé la permission de la quitter.

Le cadavre était donc sous la sauvegarde d'Edouard, et, quant à présent, c'était la chose essentielle.

On parle beaucoup, dans le monde nerveux, de pressentiments, de voix intérieures, qui, même à distance, nous sonneraient dans l'âme le tocsin des calamités sur lesquelles nous allons avoir à gémir. La vérité est que M^{me} Bernard, à son arrivée, était presque calme.

Bientôt elle alla s'asseoir au piano, pendant que, d'un air ébattu, l'oncle Athanase regardait ses rosiers, tout en cherchant une entrée en matière qu'il ne trouvait pas.

— Cela ne vous étonne point que Paul ne soit pas encore ici ? demanda Louise.

— Paul ?... répéta machinalement le vieillard.

— Monsieur m'a laissée toute seule, dès ce matin, pour aller s'amuser... je ne sais où...

— S'amuser !... pensa Berteseux en essuyant une larme.

— Et, sans l'obligeance de M. Edouard... Connaissez-vous ce joli motif de la *Trociata*, que l'on vient de reprendre aux Italiens ? demanda la jeune femme, changeant avec intention l'entretien.

Et elle fredonna quelques mesures, en s'accompagnant.

— Moi, j'adore Verdi. Et vous ?

— Verdi ?... certainement... Mais, ma chère Louise vous serait-il égal de fermer le piano ?

— Je croyais que vous aimiez la musique, et je voulais vous distraire.

— Je l'aime... habituellement... beaucoup, mais j'avoue que, en ce moment...

— Vous n'êtes pas bien portant ?... Moi... je voulais oublier... Monsieur Berteseux, vous me ferez un plaisir, n'est-ce pas ?

— De quoi s'agit-il, mon enfant ?

— Vous n'accorderiez pas à Paul le quart d'heure de grâce. Nous dînerons parfaitement sans lui !

— Hélas ! pensa le vieillard, c'est bien de cela qu'il est question ! Votre petite Emma doit-elle venir ? reprit-il à haute voix, car il songeait que la vue et les caresses de l'enfant seraient, sinon pour l'épouse, du moins pour la mère, une atténuation à sa douleur.

— Non ; elle s'enrhume très-facilement, et les soirées commencent à fraîchir. La nourrice l'a menée aux Tuileries, et elles doivent être rentrées maintenant.

— Allons, murmura M. Berteseux, il faut cependant prendre un parti !...

Puis, s'adressant à la jeune femme avec une véritable affection :

— Louise, il m'est arrivé un grand malheur !

— Que m'apprenez-vous là, mon ami ! En effet, je vous trouve aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire... Un bien grand malheur ? répéta Louise en pressant contre son cœur les mains du vieillard, et l'enveloppant d'un doux regard où se lisait une pitié profonde.

— Le plus grand de tous !

— Il ne s'agit pas alors d'une perte d'argent.

— Plût au ciel !... Le meilleur de mes amis vient de mourir cruellement.

La jeune femme était à mille lieues de la vérité. — Mon bon monsieur Berteseux, reprit-elle, la vie ne va pas sans de grandes douleurs ; vous devez le savoir aussi bien que moi. Heureusement, dans ses cruautés apparentes, le ciel est encore clément. S'il vous enlève un ami bien cher, il vous en laisse d'autres : Paul et moi, par exemple, sans compter votre neveu, et tous trois nous nous efforcerons de remplacer l'absent.

La pauvre femme, c'était elle qui consolait !

— Cette soumission aux décrets du ciel, que vous prêchez si bien, interrogea le vieillard, auriez-vous la force, le cas échéant, de la mettre en pratique ?

— J'essayerais, du moins... Mais vous m'effrayez !... Cet ami que vous venez de perdre, nous le connaissons ?

— Oui, reprit le vieillard d'une voix étouffée par les larmes.

En cette instant, la porte du salon s'ouvrit avec violence, et M^{me} Fournier, folle, éperdue, effrayante à voir, s'y précipita :

— Notre pauvre Bernard est mort !... On vient de nous l'assurer !... Il est tombé sur les rails du chemin de fer !... La locomotive a passé sur lui !

Louise ne proféra pas une parole, ne poussa pas un cri ; mais comme si la foudre l'eût frappée, elle tomba inanimée dans les bras de M. Berteseux.

— Madame, dit celui-ci à la mère de Louise, vous avez une étrange manière de préparer les gens au malheur !

Mais l'imprudente n'écoutait pas. Elle s'était jetée à genoux auprès de sa fille, l'appela des noms les plus tendres, détachant la ceinture de la jeune femme, brisant les cordons, coupant les lacets, s'accusant elle-même avec tant de véhémence qu'elle inspirait plus de pitié que de colère.

On transporta M^{me} Bernard au premier étage, où nous laisserons Placidie, momentanément désarmée par ce malheur, et M^{me} Fournier entourer la jeune femme de soins maternels.

Edouard était arrivé.

Grande fut sa surprise, et grand aussi le soulagement qu'il éprouva en voyant qu'il avait été devancé par cette diligente messagère qui s'appelle la rumeur publique.

Mais quel fut aussi son effroi en apprenant à son tour que la mort de Paul était volontaire, ce dont il n'avait pas eu le moindre soupçon.

Edouard s'émerveillait de cet inflexible honneur du marchand qui préfère la mort à une flétrissure. Le remords d'avoir conspiré contre le bonheur intime de cet homme pesait à sa conscience. Il frémissait en songeant que, si Louise et lui fussent partis une demi-heure plus tôt de la rue Montmartre, ou si le cocher avait en moins de condescendance pour la vieillesse de ses chevaux, Louise et lui Desgranges se seraient peut-être trouvés en tête-à-tête dans un cabinet de restaurant, pendant que Paul se tuait à la station de la porte Maillot.

— Le malheureux ! disait l'excellent Berteseux à

Edouard, pendant que celui-ci lisait la lettre de Bernard, recourir au suicide pour sauver de la misère une femme et un enfant, qu'avec un peu plus de confiance en lui-même et en moi, il eût été si facile d'enrichir!... Toi, qui tenais ses livres, tu ne savais donc rien de l'extrémité à laquelle il était réduit ?

— Mon Dieu, non, mon oncle... Je le soupçonnais bien un peu gêné, mais voilà tout... Hier soir, il m'affirmait encore être en mesure.

— Alors, c'est moi qui suis le coupable, car il y a déjà quelque temps que j'avais deviné sa situation. Seulement, je voulais lui donner une leçon de confiance, et le voir venir... Comment se douter qu'il y avait sous son contrat de survie, et que le sublime insensé prendrait une si funeste résolution ? Ce disant, le vieux commerçant parcourait d'un oeil exercé les comptes.

— Un déficit à coïsser par profits, reprit-il, de vingt mille francs à peine!... rien à passer par pertes!... c'est-à-dire qu'il avait à sa portée dix années de salut!... Mais le vertige l'a pris; les cent mille francs d'assurance lui ont fait perdre la tête. Voilà un brave garçon de moins. Il n'y a que ceux-là qui meurent, tandis que tant d'autres montent un échelon de la fortune à mesure qu'ils se dégradent...

— Mais, mon oncle, fit observer Desgranges, Paul n'était pas mort quand je l'ai quitté; ne vous l'ai-je pas dit ?

— Comment ! il reste quelque espoir de le sauver et nous sommes là. Parlons, Edouard !

M. Bertesioux monta jusqu'à la chambre occupée par Louise. L'évanouissement était passé. On entendait la pauvre éplorée sangloter amèrement.

Le brave homme allait entrer pour donner à la jeune femme une de ces miettes poignées de main parfois si éloquentes, mais il craignit de ne pas être maître de lui-même et de faire naître au cœur de Louise une espérance qu'il faudrait peut-être détruire.

Il rejoignit donc son neveu, et tous deux coururent auprès de Bernard.

XI

Ils trouvèrent Paul entre la vie et la mort, et ce fut seulement avec les plus grandes précautions que le blessé pu être transporté chez lui, sur les instances de M. Bertesioux, augurant bien du bonheur que Paul éprouverait à se retrouver au milieu des siens.

Dès le lundi matin, le digne vieillard, qui semblait avoir retrouvé ses vingt ans, après être allé prendre chez son banquier les fonds nécessaires, s'était installé dans le bureau de Bernard, et s'était convalué que l'établissement commercial offrait des chances sérieuses de réussite, et qu'il ne faudrait qu'une main ferme pour le relever.

Edouard avait repris à la caisse ses fonctions de surintendant.

M^{me} Bernard veillait, nuit et jour, auprès de son mari, avec la tendresse la plus attentive. Elle semblait prendre à tâche de fuir Edouard qui, lui aussi, ne paraissait pas désireux de la revoir seul à seule.

Devant le monde, dans leurs rapports forcés de chaque jour, ils étaient à la gêne, se parlant sans oser lever les yeux. Cette contrainte pouvant éveiller les soupçons de son oncle, Desgranges résolut d'en sortir par la voie la plus honorable.

Un soir que Louise, l'ayant par hasard trouvé seul au bureau, se hâtait de sortir :

— Madame, dit-il, accordez-moi quelques secondes, je vous en supplie...

Son attitude était humble et respectueuse.

Louise s'arrêta sur le seuil.

— Que désirez-vous ? demanda-t-elle timidement.

— Je désire que vous veuillez bien oublier, reprit Edouard avec émotion.

— Le passé servira-t-il de leçon à l'avenir ?

— Je serai bien réellement, sans arrière-pensée, ce frère que vous avez un instant consenti à accepter en moi...

— Les liens de famille ne s'improvisent pas !

— C'est pourquoi je viens solliciter de vous, ma-

dame, la permission de demander la main de mademoiselle votre sœur, quand vous me jugerez digne de lui appartenir.

— Pouvez-vous me jurer de ne jamais la délaisser ? demanda la jeune femme, se rappelant l'irréparable malheur auquel la froideur apparente de Paul avait failli l'exposer.

— Je le jure!... Je m'étais un instant trompé de sœur... Pardonnez-moi !

Louise eut un sourire attendri; ce sourire était le pardon.

L'accident arrivé à Paul Bernard avait fait grand bruit, mais personne, pas même sa femme, n'avait soupçonné qu'il fût volontaire. Quel motif, en effet, le jeune négociant aurait-il eu pour attenter à ses jours ? Son ménage avait toutes les apparences du bonheur et tous ses effets étaient payés à présentation.

Cependant, trois ou quatre médecins, appelés en consultation, venaient à nouveau de condamner Paul avec une unanimité rare dans ce genre de concubinage; si bien que le directeur de la compagnie, qui avait traité pour les cent mille francs de survie, s'empressa d'en faire offrir cinquante mille, à titre de transaction.

Mais voilà que la nature se permit de jouer un tour à la Faculté! Deux mois s'étaient à peine écoulés, et Paul, frais, dispos, plus que jamais épris de sa femme, pouvant désormais consulter ses livres de commerce sans y trouver une cause d'appréhension et de chagrin, reprenait triomphalement sa place à la tête de sa maison.

Edouard épousa la sœur de Louise, et s'associa avec son beau-frère. La mal on Bernard et C^o est aujourd'hui très-florissante.

M^{me} veuve Fournier avait formé le charmant projet de se fixer auprès de ses filles chéries.

— J'aurai là, réunis autour de moi, tous les objets de mon affection !

Ce projet était trop enchanteur; aussi Paul et Edouard ont-ils fait comprendre à leur chère belle-mère que, malgré la pension qu'elle offrirait de payer, le monde, toujours médisant, suspecterait cette réunion, et qu'il était au-dessous de la dignité d'une femme comme elle de passer pour vivre à la charge de ses gendres.

— Et puis, ajouta M. Bertesioux, en se voyant moins souvent, on se retrouve avec plus de plaisir...

XII

Quelques mois après tous ces événements, un soir, l'excellent vieillard et Louise étaient seuls auprès du feu. Celle-ci, toujours un peu frivole, parla d'une petite parure de diamants qu'elle venait de voir chez Fontana, et que son mari devrait bien lui offrir pour sa fête.

Le malicieux ami s'avisait de raconter alors, sous d'autres noms, le martyre de Paul.

A mesure que M. Bertesioux parlait M^{me} Bernard devenait plus attentive. Bientôt elle rougit, puis pâlit, et se levant tout à coup pendant que le narrateur mettait un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le secret, elle courut vers le cabinet de son mari, et prenant avec frénésie la tête de Paul entre ses deux petites mains tremblantes, elle l'embrassa en pleurant à la fois de tendresse et d'admiration.

Elle avait tout compris.

VICTOR POUFIN.

FIN

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} T., à Saint-G. — Un accident a retardé la publication du modèle de pantoufle en application; un peu de patience. A bientôt l'alphabet en guipure.

Sans mes lésus. — L'alphabet en tapisserie est bientôt terminé. Quel pour la layette; nous nous en occupons activement.

M^{me} E. G., à P. — Les jours viennent de paraître. J'ai fait part de votre excellent procédé à vos coahonnées. Oui, pour la barbe. Le retard doit être réparé.

M^{me} J. J. — Le modèle désiré sera donné; mais, pour le recevoir, il faut un peu de patience; cherchez dans les modèles parus, et vous pourrez à coup sûr composer la toilette.

M^{me} S. J. — Vous aurez les modèles ainsi que les chiffres.

M^{me} F. G. — Même réponse.

M^{me} A. L. — Pour les prix, madame, adressez-vous directement au magasin d'où vient le modèle. Nous indiquons toujours la provenance.

M^{me} F. M. — Pour les voiles de fauteuil, on n'emploie généralement que les étoffes d'Indes dont nous donnons une grande variété. Ces étoffes se rattachent les unes aux autres et forment un ensemble très-joli.

M^{me} A. D. — Je l'ai répondu souvent, il faut, pour ainsi dire, une ouvrière en dentelle pour confectionner, sans en rien perdre, un beau châle de dentelle en confection.

M^{me} E. L. G. — Vous trouverez plus haut réponse à votre demande pour la forme. Quant aux garnitures, la passementerie et le lais dominant.

M^{me} D. R. — Les livres anglais chez Dramard Baudry, 3, quai Voltaire; quant aux recettes, vous les trouverez dans la lettre d'une amie. Vous trouverez les dessins de tapisserie sur papier dans une des maisons dont nous publions les modèles d'ouvrages.

De nos chabets. — On donne à son filleul la robe et le bonnet de baptême; on peut y joindre la pelisse et la capote. Votre mère pourrait faire un jupon de faille couleur cigare, ou grise, ou violette, avec tunique de crêpon de l'Inde, même nuance que le jupon. (Consultez le Courrier de la mode de ce jour.) Mantelet en crêpon de l'Inde. Tunique et mantelet garnis de guipure assortie et de nœuds de faille. Chapeau en harmonie avec la toilette.

M^{me} Z. C., à Longjumeau. — Le meilleur moyen pour avoir un renseignement utile est de m'indiquer la somme que vous désirez attribuer à une acquisition de ce genre. Dans un prochain courrier, du reste, je donnerai des détails précis d'ameublement. Donnez-moi pourtant l'indication demandée et je vous répondrai.

A. D. L. N. — Je préférerais de beaucoup la robe tout en cachemire ou tout en grenadine. La tunique de grenadine sur un jupon en cachemire ne me paraît pas possible. En tout cas, il faut garnir au moins le jupon.

Solité. — On ne porte plus guère les chales de dentelle drapés comme il y a quelques années; cependant, si le châle n'est pas trop grand, je conseille de le plier à la paysanne dans le dos, de façon à ce qu'il forme un V, de fixer les plus avec un grand nœud de faille à pans et de croiser négligemment les pointes du devant en les nouant derrière la taille. Si l'on n'est plus une toute jeune femme, il vaut mieux les croiser et les laisser retomber devant en les fixant avec une ceinture nouée de côté.

Actes importants. — Afin d'éviter des retards ou des erreurs, nous prions nos lectrices de vouloir bien adresser toutes leurs lettres au directeur de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris. Nous prenons note de toutes les demandes qui nous sont faites de toilettes, de patrons imprimés, de chiffres, de petits ouvrages; mais il nous est parfois impossible de les faire paraître dans le court délai que nous fixent nos lectrices. L'exécution de nos gravures et de nos planches d'ouvrages exige souvent plusieurs mois; de là un retard inévitable dans la publication de telle broderie ou de tel patron demandé.

Patrons coupés. — Nous nous mettons à la disposition de toutes nos abonnées pour leur fournir les patrons coupés en grandeur naturelle de n'importe quelle toilette publiée par la Revue de la Mode. Le prix de chaque patron coupé est de 1 fr. 50, y compris le port. — Un costume complet (corsage ou tunique avec la jupe) se compose de deux patrons. — Toute demande de patrons doit être accompagnée du prix en timbres-poste ou en un mandat sur la poste.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Fera t-on à Paris des passages souterrains, comme il en est tant à Londres ?

Le Gérant. A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.